

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 2

Artikel: Impressions du front austro-hongrois [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions du front austro-hongrois.

V

La quatrième bataille de l'Isonzo. (12 novembre - 5 décembre 1915.)

La quatrième bataille de l'Isonzo s'est déroulée dans le même secteur, exactement, que les précédentes. L'effort principal des assaillants a porté sur les positions qui constituent les têtes de pont de Tolmino et de Goritz : Santa-Luzia, Monte-Sabotino et Podgora, et, plus au Sud, sur le plateau de Doberdo.

Il faut admirer la persévérance et l'esprit de sacrifice des Italiens. A chaque tentative de s'emparer du San Michele, ils devaient gravir ces mêmes pentes, franchir les entassements de cadavres putréfiés de leurs camarades tombés par milliers dans les attaques précédentes. Des prisonniers nous ont raconté que les renforts arrivant des dépôts sont toujours placés en tête des colonnes d'attaque, parce que les recrues ne connaissent pas encore l'horreur de ces hécatombes qui font hésiter les anciens.

Le matin du 13 novembre, au lever du soleil, nous nous trouvions sur une colline, à l'est du Vallone, dominant le cours du Vippacco ; à un kilomètre et demi du sommet du San Michele. Le regard embrassait, d'un côté, le désert gris, chaotique du Carso, de l'autre la plaine d'Italie, étendue jusqu'à la mer.

Au Nord-Ouest, par une large échancrure, on apercevait l'Isonzo, au pied des collines si disputées de Gabrije, vers Rubbia et Peteano. Plus à l'Est, le village et la hauteur de San Martino ; les flancs pelés du San Michele nous cachaient Gradisca. Du côté de Monfalcone, la faible ondulation du Monte dei Sei Busi était couronnée par les petits nuages blancs des shrapnells. Au delà de l'Isonzo, la grande plaine vénitienne,

Aquileja avec la haute tour de son église ; dans le fond, la barrière des Alpes couvertes de neige. Au Sud, la mer remplissait tout l'horizon ; si le temps avait été clair, nous aurions pu voir le campanile de Venise, par-dessus la lagune de Grado.

D'emblée, il était facile de constater l'importance que les Italiens attachaient à la possession du San Michele. Sur ce front de trois kilomètres, qui va du confluent de la Wippach et de l'Isonzo jusqu'à San Martino, ils allaient, comme au cours des tentatives précédentes, multiplier leurs efforts, pour s'emparer coûte que coûte de ce point d'appui de toute la défense du plateau de Doberdo. Pendant trois jours, leur artillerie lourde avait bouleversé les obstacles et écrasé sous un déluge de projectiles les positions à attaquer.

Entre huit et neuf heures du matin, le fracas devint énorme. La crête du San Michele était enveloppée dans un nuage roux. Des tirs de barrage destinés aux réserves s'abattaient sur le Vallone et plus en arrière vers Lokvica et Oppachiasella. Les points d'éclatement se rapprochaient et s'éloignaient, arrosant avec une régularité parfaite un secteur après l'autre. La gerbe était très serrée. Nous ne pouvions juger de l'efficacité du tir, car le champ de bataille semblait désert en arrière de la ligne de feu. Les cheminements couverts et les dépressions du terrain masquaient tous les mouvements de troupes. Pourtant, dans un bas-fond, derrière les ruines de Cotici, on voyait de l'infanterie en formation de rassemblement. Quelques minces rubans de troupes se déroulaient sur les pentes est du Vallone et disparaissaient dans un voile de vapeurs jaunes.

Notre guide, le capitaine K., nous faisait souvent changer de point de station, parce que tous les groupes qui ressemblent de loin à un état-major sont immédiatement repérés.

Couchés sur le dos, nous avons assisté à un combat entre deux Caproni et un avion autrichien armé d'une mitrailleuse. Les deux Italiens disparurent du côté de Trieste en semant des bombes sur les campements et poursuivis par les petits nuages ronds des shrapnells des canons anti-aériens.

Vers neuf heures du matin, trois à quatre divisions italiennes attaquèrent le secteur du San Michele. De notre point d'observation, nous ne pouvions apercevoir que le flanc gauche des

masses d'infanterie au-dessus du Rubbia, à environ un kilomètre et demi. Le reste était caché par les croupes qui s'abaissent vers la vallée. Ces assauts furent brisés avant d'avoir atteint les obstacles. Le feu de mousqueterie et de mitrailleuses dominait le canon, l'artillerie ne tirait presque plus. Les premières vagues d'assaut fauchées, les suivantes semblèrent hésiter, oscillèrent et refluèrent vers la vallée, où elles disparurent. Une fois de plus, les pentes qui regardent la plaine se couvrirent de morts et de mourants.

A ce moment, plus au Sud, vers San Martino et le Monte dei Sei Busi, le bruit du combat augmentait, ce qui faisait supposer que là-bas aussi l'attaque s'était déclenchée. Sur tout le front les batteries austro-hongroises, invisibles, répondaient coup par coup.

Le commandant du 7^e corps, l'archiduc Joseph, vint à passer près de nous. Il a l'habitude de parcourir les positions seul, une canne à la main, vêtu d'un long manteau bleu, chaussé de gros souliers ferrés. Il s'arrête ici vers une batterie, là sur un point d'observation, parlant aux blessés, questionnant les chefs dans les postes les plus exposés. Les officiers de son état-major essaient chaque jour, mais en vain, de l'exhorter à la prudence. Son Altesse Impériale ne veut rien entendre. Il est vrai que son action sur les hommes et son prestige sont considérables ; il a su gagner l'affection de ses troupes par les exemples qu'il donne constamment de devoir, de simplicité et de calme dans le danger. Son activité est inlassable. Nous l'avons vu le même jour assister à l'embarquement d'un transport de blessés, surveiller l'encolonnement d'un convoi du train, contrôler la distribution des vivres à l'étape terminale, sans que son rôle tactique en soit amoindri. Son corps d'armée avait la lourde tâche de défendre le secteur du San Michele. Avant la guerre, il commandait la 31^e division à Budapest. Il a fait campagne en 1914 dans les Carpathes ; puis en été 1915 ses troupes ont été transportées sur l'Isonzo. Le 22 novembre de cette année, il a pris le commandement de l'armée de Transylvanie, succédant ainsi à l'archiduc Charles, devenu empereur.

Ce matin-là, il ne paraissait nullement inquiet de la tour-

nure que prenaient les événements. Après avoir demandé quelques renseignements à un officier d'artillerie, il nous fit remarquer que notre crête était « encadrée » et nous conseilla de changer de position, ce que nous fîmes sans nous faire prier et fort à propos, car l'instant d'après l'endroit n'était plus tenable. Des gerbes de terre soulevées par les éclatements et une fumée opaque nous cachèrent complètement la hauteur voisine. Des éclats de pierres sifflaient dans toutes les directions. Nous attendions couchés dans un creux de rocher. Un cheval sans cavalier, l'œil fou, la crinière hérissée, les étriers ballants, passa près de nous, lancé en carrière et s'abattit plus loin dans les cailloux. Mais déjà l'archiduc Joseph s'éloignait d'un pas tranquille vers la... brigade.

Les jours suivants, selon le programme fixé par le chef d'état-major du 7^e corps, on nous conduisit dans d'autres secteurs. Nous partions avant le jour, pour arriver sur la position au lever du soleil. Les soirées se passaient au quartier général du 7^e corps, où un officier d'état-major nous renseignait sur la situation générale et étudiait avec nous sur la carte les endroits où nous devions aller le lendemain. La nuit, nous dormions dans notre maison à demi-ruinée.

Nous avons parcouru ainsi les *positions d'artillerie*. L'artillerie italienne tire avec une grande précision. Les Autrichiens avaient constaté alors les calibres suivants : 15, 18, 21, 24, 28, 30.5 et 38 cm. Il est possible que cette gamme de gros calibres soit plus complète encore actuellement. D'une façon générale, les canons à trajectoire tendue tirent de façon à flanquer le but ; les mortiers et les obusiers tirent frontalement, mais l'emploi du tir direct est très fréquent. Presque toutes les batteries austro-hongroises sont à ciel ouvert et de deux pièces. Elles changent souvent d'emplacement et ne sont dissimulées que par quelques masques artificiels contre les aviateurs. Les pertes de l'artillerie sont excessivement minimes, comparées à celles de l'infanterie. Il y a des régiments d'artillerie qui n'ont pas perdu dix hommes en six mois.

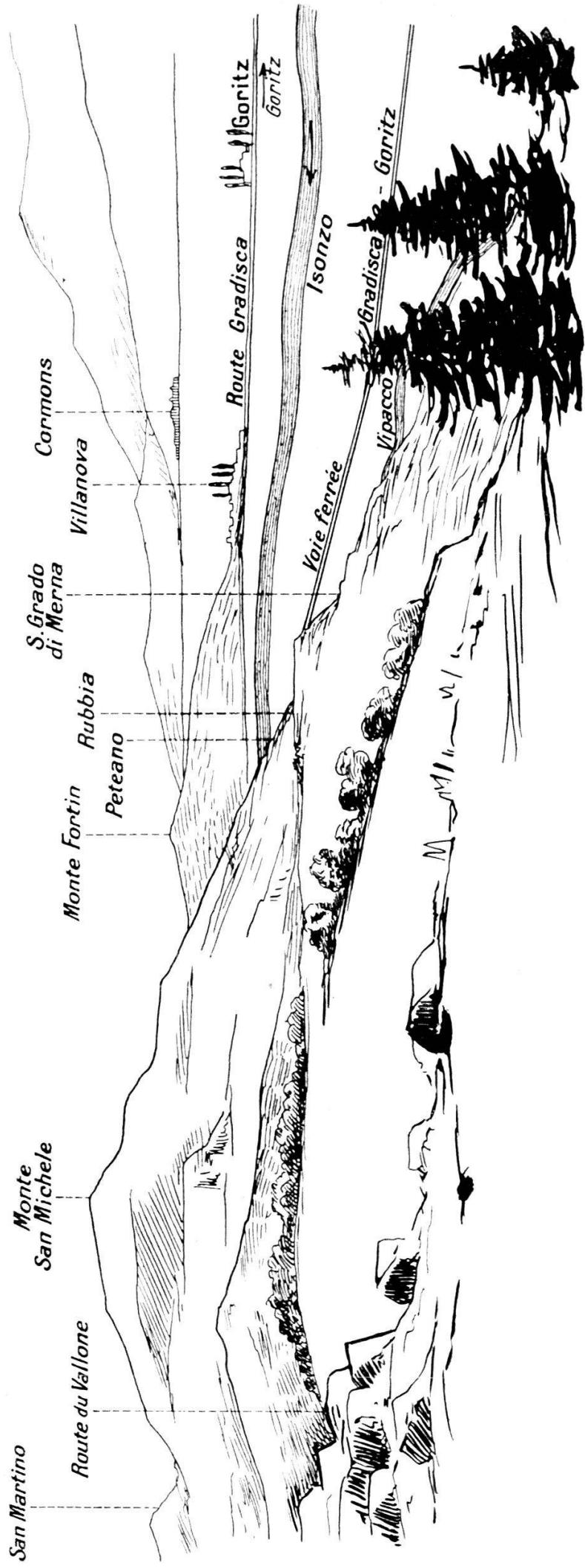
Les mortiers de 30.5 cm. étaient répartis par pièces isolées et très près de la ligne de combat. Ils reposent sur une plate-forme de béton. On les transporte sur des camions automobiles,

leur portée maximale est de 9600 mètres. Les projectiles sont amenés par des wagonnets circulant sur une voie Decauville.

Dans la petite plaine, large de trois kilomètres, longue de cinq, resserrée entre la Vertojbica à l'Est, le Vippacco au Sud, l'Isonzo à l'Ouest et les faubourgs de Goritz au Nord, plusieurs batteries de 10.4 et de 15 cm. étaient disséminées. Les postes de commandement et d'observation se trouvaient en arrière, sur les hauteurs Est de la Vertojbica. Nous y avons passé des heures d'un intérêt passionnant. On dominait de là tout le secteur Sabotino-Podgora-Goritz pente N. E. du San Michele. La vue s'étendait du côté de l'Ouest jusqu'aux hauteurs de Cormons (12 km.) derrière lesquelles se cachaient les plus gros calibres italiens. L'Isonzo, après avoir roulé ses eaux grises sous les ponts de Goritz, traverse la petite plaine dont nous venons de parler, pour disparaître entre le Monte Fortin et le pied du San Michele. La ville de Goritz s'étalait à nos pieds avec ses clochers et ses tours en ruines, et le profil découpé du « Castell » au-dessus de la masse inégale des toits. Une fumée noire montait du faubourg Saint-André et, à chaque instant, des marmites tombaient dans les rues et sur les places qui semblaient désertes. Le bombardement de Goritz a commencé en réalité dans la nuit du 21 au 22 novembre 1915. La population civile s'est enfuie à Laibach et à Trieste, les plus pauvres sont restés.

De notre poste, on distinguait nettement les deux lignes d'infanterie en face l'une de l'autre, des deux côtés de l'Isonzo. Des projectiles d'artillerie tombaient à intervalles presque réguliers sur les tranchées. L'artillerie italienne prenait sous son feu spécialement l'angle formé par le confluent de l'Isonzo et du Vippacco. Les éclatements y étaient continus. Les batteries de la défense ripostaient avec vigueur. Les coups tombaient en gerbe serrée autour du village de Villanova, au pied du Monte Fortin et le long de la route Gradisca-Goritz, sur la rive droite de l'Isonzo, à quatre ou cinq kilomètres. Les buts étant assez exactement repérés, il n'y avait pas de réglage du tir à percussion. Les fusants avaient des hauteurs d'éclatement très régulières. Les projectiles fouillaient le terrain méthodi-

CROQUIS PANORAMIQUE DU SAN MICHELE ET DE LA PLAINE DE CORMONS



Point de Station : Hauteur S. de San Grado di Merna. — 13 novembre 1915.

quement ; on pouvait suivre les salves aux jets de terre noire ou jaune soulevées dans les champs. Comme nous connaissions l'emplacement des batteries de la défense, une angoisse instinctive nous étreignait en voyant les petits nuages blancs se rapprocher des buts. Puis, quand la fumée s'élevait en spirales, on revoyait les batteries intactes et les canonniers à leurs postes. A côté de nous, l'officier observateur continuait à téléphoner. Nous nous sentions alors soulagés.

Plusieurs villages souffraient beaucoup du feu de l'artillerie. Les uns n'étaient qu'un amas de décombres, d'autres brûlaient; Rubbia, Rupa, Merna, dans les boucles du Vippacco, commençaient à être atteints. Quelques rares habitants qui s'étaient obstinés à rester dans cet enfer se tenaient groupés en dehors des maisons, prêts à s'en aller. Et, sans un instant de répit, la bataille continuait, implacable, sur le plateau de Doberdo. Les Italiens comprenant que la prise du San Michele amènerait inévitablement la chute de Goritz, poussaient jour et nuit leurs attaques.

Par-dessus les toits de Goritz, la colline de Podgora forme un dos d'âne allongé. Un kilomètre plus au Nord, dans une dépression par où passe la route de Goritz à Saint-Florian, se trouve le village d'Oslavija. Les escarpements du Sabotino ont l'air de fermer la vallée en amont. Les positions austro-hongroises suivent, ici, les crêtes de la rive droite ; elles forment tête de pont. Oslavija a été pris et repris un grand nombre de fois avant de tomber définitivement entre les mains des Italiens, en août de cette année. C'est par cette route qu'ils ont débouché à Pevma et se sont emparés du pont supérieur de Goritz. Il y a, au sud de la route entre Oslavija et Pevma, un calvaire où la lutte a été particulièrement acharnée. La brigade du 16^e corps qui a défendu ces positions pendant près d'un an, contre des forces trois fois supérieures, y a laissé tous ses effectifs plusieurs fois renouvelés.

Pour descendre dans la plaine de Goritz, des hauteurs qui la bordent à l'Est, il faut utiliser les dévaloirs par où s'écoulent les eaux qui se déversent dans la Vertojbica. Ce sont des ravins encaissés et boisés où l'on respire une bonne odeur de résine et de terre mouillée. On s'imagine y être à couvert, le

bruit de la bataille y parvient à peine et s'éteint même complètement. Après le grondement énorme qui tout à l'heure vous remplissait les oreilles, ce silence était impressionnant. Dans un bois de pins, la terre fraîchement remuée nous apprit qu'on venait d'y creuser des tombes. Le sol était semé de ces objets hétéroclites qui se retrouvent dans toutes les poches de soldats : cartes postales, ficelle, crayons, photographies, carnets, couteaux, des casquettes, des cartouches, des sacs, du linge, sont semés sur le sol. Ces sacs éventrés font mal à voir ; il s'en échappe des chemises soigneusement pliées, des bas où les ravaudages sont visibles, et l'on pense avec un serrement de cœur aux visages douloureux des mères qui se sont penchés sur l'aiguille. Ces humbles sacs de soldats, abandonnés près d'une tombe à peine refermée sont l'image du foyer détruit, des espérances anéanties.

Brusquement, au débouché du vallon, nous sommes rentrés dans le vacarme. En même temps, le vent nous apportait l'odeur doucereuse et écoeurante des cadavres. Nous avons passé près des villages incendiés qu'on voyait d'en haut. Il y avait au bord des chemins des cadavres de chevaux hideusement gonflés. Près d'une maison d'école effondrée, des blessés étaient alignés dans un champ, ils attendaient, étendus sur le sol détrempé, que les brancardiers les emportent. Un lieutenant d'artillerie vint à notre rencontre pour nous conduire à sa batterie. Il fallait franchir au pas gymnastique les endroits découverts, trébuchant au milieu des trous d'obus, des entonnoirs et des débris de fonte et d'acier. La pluie commençait à tomber.

Des batteries de 10.4 et 15 cm. étaient placées à intervalles de 600 à 800 m. derrière le remblai de la voie ferrée Gradisca-Goritz. Ces canons de 10.4 sont un excellent matériel, leur portée maximale est de 13 km., le poids du projectile de 17 kg. Les salves étaient très espacées, tandis que le feu des Italiens semblait incessant. Le ronflement des projectiles au-dessus de nos têtes et les éclatements continuels étaient répercutés par l'écho des rochers de Rubbia, ce qui faisait un assez beau concert. Un aspirant nous démontrait les propriétés balistiques d'un obusier de 15 cm. et ses canonniers le manœuvraient

devant nous comme si l'on eût été dans une cour de caserne. A un certain signal, donné par un homme posté sur le talus du chemin de fer, tout le monde disparut dans un abri blindé construit à côté des canons. Des détonations rapprochées nous expliquèrent la raison de ces précautions. Derrière nous, sur la route qui longe le pied des collines, passaient de longues colonnes de voitures. Elles ne tardèrent pas à être remarquées, car quelques shrapnells, éclatant au-dessus des attelages, provoquèrent un grand désarroi. Quelques chevaux prirent une allure folle, les cris et les jurons des soldats du train parvenaient jusqu'à nos oreilles.

Tous les jours, en regagnant notre cantonnement, nous pouvions admirer la belle endurance des troupes qui rentraient au bivouac à la tombée de la nuit, après six jours de tranchée. Nous longions ces colonnes silencieuses, dont l'allure ne trahissait ni fatigue ni découragement, avec un sentiment de respect. Dans les camps de baraqués, à l'heure où la fumée des cuisines monte dans l'air glacé, quand la neige tourbillonnait, chassée par la « Bora », nous prenions un grand plaisir à nous mêler à la foule des soldats, à écouter leurs chants, leurs conversations, souvent incompréhensibles pour nous, mais toujours pittoresques et variées, comme leurs danses et leurs jeux. C'est avec peine que nous avons quitté le 7^e corps pour nous rendre dans la région de Tolmino et dans les neiges du Monte-Nero.

(A suivre.)

V.

